

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE
NATURALISTE CANADIEN

VOL. VII

(VOL. VII DE LA DEUXIÈME SÉRIE)

No 6

Chicoutimi, 31 Août 1900

Directeur-Propriétaire : l'abbé V.-A. Huard.

Quelques musées d'Europe

LE JARDIN D'ACCLIMATATION, A PARIS

(Continué de la page 67)

M. É. Marceau, après avoir fait partie de la Légion étrangère en France et en Algérie, et après avoir pris part, non sans s'y distinguer, à la guerre de l'Herzégovine, s'est depuis nombre d'années fixé à Neuilly, où il exploite un atelier de typographie. C'est toujours une fête, pour ce brave Canadien, quand arrivent chez lui des compatriotes du Canada. Il nous le fit bien voir en donnant immédiatement congé, en notre honneur, aux composteurs et aux presses, pour le reste de la journée.

Nous quittons bientôt l'atelier, et nous voilà nous promenant sous la voûte odorante des marronniers en fleurs, causant du Canada et de la France. Passant à l'hôtel de ville au moment même où y pénètrent les gens d'une noce, nous les suivons jusqu'à la grande salle où doivent s'accomplir les formalités civiles du mariage. L'édifice, récemment construit, est fort beau, et la salle des mariages est elle-même d'un bel aspect. Il y a là des banquettes réservées

aux personnes désireuses d'assister à l'exécution des formalités prescrites par le code. Mais le spectacle est loin d'être d'un intérêt extraordinaire, et l'on comprend que les curieux ne raffolent pas de l'envie de contempler souvent les formalités fort sèches auxquelles préside solennellement le maire ou l'adjoint. Longtemps encore et toujours, espérons-le, les maires de nos villes et villages canadiens seront exempts du soin d'enregistrer eux-mêmes les projets de mariage de leurs administrés. Sur ce point comme sur bien d'autres, c'est l'Amérique qui offre des modèles à suivre.

Cependant la noce passa de l'hôtel de ville à l'église, qui est voisine, et nous l'y suivîmes encore. L'église de Neuilly est d'un aspect fort agréable, et elle se trouvait ce jour-là bien parée, soit à raison des Quarante-Heures que l'on y célébrait, soit à cause du mariage qui allait être béni. L'assistance y était assez nombreuse.

Ensuite, n'ayant aucune raison de compter, pour notre déjeuner, sur les organisateurs de la noce, nous allâmes, tout simplement, nous installer sur la terrasse d'un café-restaurant, au milieu des ouvriers et des petits employés. La discussion s'y faisait, de façon plutôt gaie, sur l'affaire Dreyfus ! Plus tard, — car, dans ces pays-là, on ne saurait déjeuner convenablement en moins d'une heure, — une sorte de trouvère, en habit noir et chapeau de soie, vint s'arrêter près de la table où nous étions, et d'une fort belle voix exécuta, pour quelques sous, une romance qui faillit bien mettre des larmes au bord de toutes les paupières.

Mais, le Jardin d'acclimatation ? Nous y voilà bientôt.

Ne quittons pas Neuilly sans dire que c'est une jolie petite ville d'une trentaine de mille habitants. L'air y est bon. La population qui l'habite paraît très pacifique et se laisse vivre dans le calme parfait. L'endroit semble donc être excellent pour se reposer des fatigues de la vie, en faisant des vers de douze pieds ou en s'enfonçant sans retour dans les profondeurs des mathématiques.

Le Jardin d'acclimatation est situé à quelques pas seulement de Neuilly. Il fait partie du Bois de Boulogne et en occupe l'une des extrémités. Il appartient à une compagnie, et avait pour but originaire de faire des expériences en botanique et en zoologie, dont les résultats pouvaient enrichir la flore et la faune de France. Aujourd'hui, il semble n'être plus qu'une sorte de parc où il y a de belles serres et des collections d'animaux.

Les serres sont très grandes et très intéressantes à visiter. Il y a là des plantes en quantité, indigènes ou exotiques, et l'amateur d'horticulture y resterait volontiers des heures durant.

Un édifice spécial contient un musée de chasse et de pêche, beaucoup d'articles en usage dans les exploitations agricoles, et des collections d'histoire naturelle. Nous y avons remarqué des cartons remplis d'insectes utiles ou nuisibles à l'agriculture.

Mais la partie la plus intéressante du Jardin d'acclimatation, ce sont les collections d'animaux vivants ; et c'est là que le grand public vient en foule, tous les jours où il fait beau, et surtout les dimanches. Oiseaux de tout ordre, quadrupèdes sauvages, animaux à fourrure, amphibiens, etc., on y voit de tout. La liste, même seulement des espèces les plus remarquables, serait encore trop longue à donner ici. Qu'il nous suffise de dire qu'en parcourant les édifices ou les enclos de ces collections, on a sous les yeux les représentants les plus importants du règne animal.

(A suivre.)

Nos Algues marines

Depuis un demi-siècle environ l'étude des algues obtient une certaine vogue.

Pour être tardive, cette vogue est méritée.

Ces végétaux, bien préparés, et quand on est parvenu

à les dépouiller de leur tendance hygrométrique, sont par l'élégance de leurs formes, la manière dont plusieurs s'appliquent au papier, et la variété de leurs nuances souvent fort brillantes, l'ornement des herbiers, où naguère on daignait à peine les admettre.

Mais il y a encore bien d'autres raisons qui doivent nous engager à en faire la connaissance. Et c'est pour faciliter cette connaissance à ceux des lecteurs du NATURALISTE qui n'y sont pas initiés que je leur livre ces pages.

Il ne faut point s'y méprendre : je n'écris pas ici pour les experts cryptogamistes—mon ambition ne s'élève pas jusque-là;—mon travail est celui d'un amateur qui s'adresse à des amateurs, ou à ceux qui voudraient le devenir, voilà tout. Contribuer à répandre et, jusqu'à un certain point, éclairer la connaissance de *nos algues marines*, je veux dire celles qui se rencontrent dans notre beau fleuve et son vaste golfe, c'est là mon seul but.

Par une singularité digne de remarque, la distribution géographique, ou plutôt hydrographique, de ces plantes de l'humide élément est soumise à des lois assez différentes de celles qui président à la géographie botanique de la partie exondée du globe. Aussi, les mêmes algues se retrouvent à peu près sur tout le pourtour de l'univers, dans les mêmes zones climatologiques ; elles diffèrent moins d'un pôle à l'autre que les plantes de la terre, soit à cause de la moins grande différence qui règne dans la température moyenne des eaux, soit que les causes de dissémination y soient plus actives.

On doit annoter encore que, tandis qu'on voit le règne végétal s'amoindrir en nombre d'espèces et en proportion de grandeur, de l'équateur aux régions glaciales, les algues, au contraire, moins variées et plus petites sous la ligne équatoriales et les tropiques, se multiplient et acquièrent leur plus grande taille spécifique à mesure qu'on s'élève vers le nord ou qu'on s'abaisse vers le sud.

Les algues croissent au fond des eaux, comme les herbes et les arbres à la surface de la terre ; elles y forment des espèces de prairies, tantôt étendues en membranes sur les rochers, tantôt en lanières simples ou ramifiées, et adhérentes au fond de la mer au moyen de pédicules ; tantôt encore, elles se soutiennent à la surface de l'eau par le moyen de vésicules remplies d'air, et forment dans certains parages ces prairies marines qui effrayèrent Christophe Colomb, et à travers lesquelles un bateau a de la peine à se frayer un passage.

Les roches les plus battues des flots en sont ordinairement les plus fournies. Les étendues sablonneuses ou vaseuses de la mer en sont, au contraire, comme nos dunes et nos landes arides, les moins productives, et souvent elles en restent totalement dépouillées ; sur les rives du bas Saint-Laurent, surtout, le flot en rejette au rivage une si grande quantité qu'on les emploie pour fumer les terres.

Remarquons en passant que ces algues, que le vulgaire nomme *varechs* ou *goémons*, sont considérées comme un excellent engrais, surtout pour la culture des pommes de terre, et que la cueillette qu'en font nos cultivateurs, après les gros vents du large, atteint souvent mille à douze cents charges sur un espace très restreint, dans une seule marée.

Là ne se borne pas l'utilité des algues ; on en retire par l'incinération une assez notable quantité de soude et de potasse, et c'est des eaux-mères des sels que fournit la lessive de ces cendres qu'on extrait l'iode et le brome. Certaines espèces fournissent un excellent vermifuge que l'on administre, soit en poudre, soit en infusion, aux enfants affectés de vers intestinaux

* * *

Les algues marines sont divisées en quatre ordres principaux d'après leurs modes de reproduction, savoir : les *Cryptophycées*, les *Zoosporées*, les *Oosporées* et les *Floridées*. C'est la classification scientifique. On les partage égale-

ment en quatre groupes ou ordres d'après les analogies de leurs couleurs : celles de couleur *bleu verdâtre* correspondent aux Cryptophycées ; les *vertes*, aux Zoosporées ; les *brunes olives*, aux Oosporées ; les *rouges*, aux Floridées. (1)

Plusieurs espèces d'algues portent des noms vulgaires. Mais la majorité ont des noms dérivés du grec et du latin qui indiquent une particularité de forme ou de structure des cellules, ou l'*habitat*. Les noms scientifiques se composent de deux mots : le premier, substantif, désignant les genres ; le second, adjectif, désignant les espèces. C'est ainsi qu'on dit le *Callithamnion seirospermum*, le *C. corymbosum*, le *C. americanum*, etc., pour désigner les différentes espèces appartenant au genre Callithamnion.

Les espèces les plus abondantes dans notre fleuve sont en général de couleur brune olive, et se partagent dans les genres des laminaires, octocarpus et fucus ; les Callithamnions et les Polysiphonions (rouges) prédominent sur les côtes baignées par le golfe.

Il n'entre pas dans le cadre que je me suis tracé de donner une description de nos algues marines. Le voudrais-je, que le sympathique directeur du NATURALISTE s'y refuserait ; car, pour être bien comprises, il faudrait que mes descriptions fussent accompagnées d'*illustrations* . . . et les illustrations coûtent cher. (2) Force est donc de me restreindre à passer rapidement en revue les principaux genres de chacun des quatre ordres auxquels ils appartiennent. Je suivrai la classification adoptée par le professeur Farlow dans son

(1) Remarquons que les Zoosporées, groupées dans la couleur *verte*, renferment un sous-ordre, les Phorosporées, qui appartiennent plutôt à la couleur brun olive en autant que la couleur est concernée.

(2) Nous prions nos collaborateurs de croire que nous sommes, pourtant, tout disposé à aller même un peu loin dans la voie des dépenses pour illustrations.—RÉD.

traité *New England Algæ*, (1) classification que je crois préférable à toute autre pour les amateurs.

I. ORDRE DES CRYPTOPHYCÉES. Les algues distribuées dans le genre *Lyngbya*, de cet ordre, sont caractérisées par leur couleur verdâtre, entièrement dépourvues de sexualité, conformées en filaments d'une longueur de plusieurs pouces, fixées ordinairement en couches gluantes sur les pierres et le bois submergés. La tendance qu'elles ont de s'entremêler en une masse épaisse, dont une partie seulement flotte à la surface de l'eau et qui lui donne l'apparence d'une chevelure de femme, leur a fait appliquer le nom de *chevelure de sirène*. Le genre *Lyngbia* renferme plusieurs espèces dont la plupart croissent dans l'espace que la mer découvre dans son reflux. Leurs couleurs varient d'un vert tendre à un vert presque noir.

II. ORDRE DES ZOOSPORÉES—I. Sous-ordre, Chlorospore. L'*Ulæes*, vulgairement appelé "laitue de mer" à cause de certaine qualité comestible qu'on lui attribue, est le genre le plus important de ce sous-ordre. Il est caractérisé comme suit : fronde verte, membraneuse, plane, quelquefois creusée en cornet à la base, à bords ondulés ou crépus, rarement ou du moins fort brièvement stipités, composée d'une ou de deux couches de cellules. Spores réunies par quatre, et nées de l'endochrome des cellules. Zoospores munis de 1 à 4 cils à leur extrémité intérieure, et renfermés dans d'autres cellules en nombre multiple de 4.

Parmi les espèces les plus intéressantes à étudier, presque toutes cosmopolites, mentionnons : l'*U. entermorphia*, dont les deux couches de cellules ordinairement séparées l'une de l'autre forment une sorte de fronde tubulaire ; l'*U. intestinalis*, ainsi nommée à cause de sa ressemblance avec les intestins des animaux ; l'*U. lanceolata*, à fronde étroite,

(2) Chez James P. Babbitt, 10 Hodges Ave., Taunton, Mass., É.-U., prix de \$1.50 l'unité.

plans, avec bords fortement ondulés ; l'*U. latissima* et ses nombreuses variétés. Toutes sont d'un vert plus ou moins riche et se font remarquer par les touffes gracieuses qu'elles forment sur presque tous les cailloux de nos rivages.

Le genre *Cladophore* renferme un grand nombre d'espèces, dont la plus intéressante est sans conteste la *C. arcta*, plante épaisse, spongieuse à la base, qui s'étend en forme d'éventail vers son sommet. On la rencontre à marée basse, attachée au galet en jolies touffes d'un vert brillant, d'une hauteur variant d'un à plusieurs pouces. Après que cette plante a subi les opérations de la dessiccation, elle prend une apparence tout particulièrement soyeuse.

Un autre genre de ce sous-ordre est le *Bryopsis*. Lui aussi renferme plusieurs espèces, mais une seule, le *B. arbuscula*, se rencontre sur nos rivages. Ses tiges et rameaux sont fistuleux, à parois blanches et diaphanes, l'intérieur rempli d'un fluide aqueux, dans lequel nagent en foule de petits grains globuleux auxquels la plante doit sa couleur. La tige en est verte, très brillante, quoique foncée, mais elle n'est pas égale dans toutes les parties de la plante. Les tiges et les rameaux principaux sont presque transparents, tandis que les extrémités sont d'une nuance qui réunit l'intensité à l'éclat. Cette couleur, due aux graines, disparaît avec elles et change avec l'âge. Ces plantes, qui acquièrent à peine un demi-pouce de hauteur, ne vivent guère que quelques mois, attachées aux rochers ou à d'autres corps marins.

J.-W. MILLER.

(*A suivre.*)

Excursion en Egypte

(Continué de la page 61)

Boulaq fait presque partie intégrante du Caire, auquel cette petite ville est reliée par de nombreuses constructions qui tous les jours surgissent du sol ; sa position exceptionnel-

le lui permet de communiquer directement avec la Méditerranée par le fleuve, et avec le canal de Suez par le canal Ismaïlieh. C'est le port du Caire qui s'occupe de toute la navigation commerciale du Delta, de même que le port du Vieux-Caire, situé à cinq kilomètres en amont, traite les affaires de la Haute-Égypte. Boulaq est aussi le faubourg industriel du Caire ; il compte non seulement de nombreuses usines particulières, mais aussi plusieurs industries appartenant à l'État. On y remarque l'école des Arts et Métiers, puis les magnifiques ateliers du chemin de fer, une fabrique de papier, et une imprimerie nationale fondée en 1822.

Le 21 mars, nous prenons tous les quatre le chemin de fer à huit heures ; un train nous emporte, et, avec nous, notre guide, deux âniers et cinq ânes, et aussi des vivres : il faut nous munir de tout le nécessaire, car en route nous ne trouverons plus que des palmiers, des ruines et du sable. La voie ferrée suit la rive gauche du Nil jusqu'à Siout, capitale moderne de la Haute-Égypte ; elle passe à travers une campagne fort riche, partout les blés verdoient et les palmiers forment d'interminables colonnades. Nous descendons à la station la plus voisine du village de Bédéréchein, et, pendant que le train disparaît, nous enfourchons nos bêtes. La campagne environnante est d'une merveilleuse fertilité. Bédéréchein, situé à trente-trois kilomètres du Caire, est l'un des villages qui occupent l'emplacement de Memphis.

Cette ville fut l'une des plus grandes et des plus belles cités du monde ; suivant Diodore, elle avait 150 stades de pourtour, un peu plus de vingt-sept kilomètres. Sa position était parfaitement choisie ; car elle occupait au sud la pointe du Delta, l'endroit le plus resserré de la vallée, et était comme la clef de l'Égypte moyenne et de l'Égypte supérieure. Elle fut fondée par Menès ; son origine se confond ainsi avec celle de la monarchie égyptienne.

C'est à la fondation d'Alexandrie que commence la décadence de Memphis ; mais ce fut surtout l'invasion musul-

mane qui acheva sa destruction. Le Caire fut construit de ses débris.

“ O filles habitantes de l’Égypte, préparez ce qui doit vous servir dans votre captivité, s’écriait Jérémie, parce que Memphis sera réduite en un désert ; elle sera abandonnée, elle deviendra inhabitable.” Des buttes considérables de décombres et de magnifiques palmiers couvrent aujourd’hui l’immense emplacement occupé par ses temples et ses palais.

Nous apercevons dans un trou une statue de Ramsès II, prince de la dix-neuvième dynastie, qui régnait 1400 ans avant notre ère ; elle est brisée au pied, et une partie de la tête manque. Sa hauteur totale est de onze mètres, sans le piédestal ; il est fait d’un seul bloc d’un fort beau calcaire.

Un second colosse, beaucoup plus petit, de granit rose, probablement quelque déesse, gît étendu sur le dos.

La richesse des campagnes qui occupent l’emplacement de Memphis est un obstacle au travail des fouilles.

Nous continuons notre route. Bientôt les pyramides de Saqqarah apparaissent, et d’autres encore. La plus grande est dite pyramide à degrés ; elle s’élève partout d’un jet et superpose six énormes gradins. Elle mesure soixante-cinq mètres d’élévation, sa base est de cent vingt mètres, sur les faces est et ouest, et de cent sept mètres sur les faces nord et sud ; contrairement à la règle de ces monuments, elle ne forme pas à la base un carré parfait, et seule elle n’est pas orientée. On est porté à croire qu’on ne trouve ni en Égypte, ni en aucune autre partie du monde, un édifice plus ancien. On pense, en effet, que cette tombe a été élevée par Onérèphès, le quatrième roi de la première dynastie (environ 4800 ans avant Jésus-Christ.)

Nous gagnons peu après la maison construite et occupée par Mariette, dans les années 1850 et 1851, pendant qu’il faisait exécuter les fouilles qui amenèrent la découverte du Sérapéum. Nous y déjeunons ; et après une heure de

repos, nous visitons, sur les débris du temple consacré aux Apis, les catacombes immenses où leurs momies étaient déposées. Chacun de ces taureaux reposait dans un sarcophage spécial de dimensions gigantesques. Le sable a déjà envahi de nouveau la longue avenue de sphinx précédant le Sérapéum, et qui, lors des fouilles de ce savant, avait reparu momentanément à la lumière. Quant à la catacombe, elle se compose de deux vastes souterrains, dont le plus ancien est aujourd'hui fermé au public à cause d'éboulements qui se sont produits, et dont le plus récent, inauguré sous Psammétique Ier, servit de tombeau aux Apis jusqu'à la domination romaine. Mariette, en pénétrant, le premier après tant de siècles, dans ces hypogées mystérieuses, constata que la plupart des sépultures avaient été violées, et que les dieux de l'Égypte n'avaient pas été plus épargnés dans leurs sépulcres que les pharaons dans leurs pyramides.

Nous montons sur l'un des couvercles, et de là nous descendons dans le sarcophage. C'est une véritable chambre, haute de deux mètres environ ; on y peut faire quatre ou cinq pas. Ces sarcophages monolithes sont en beau granit de Syène.

En sortant de ces galeries, nous nous rendons à la tombe de Li qui se trouve tout près du Sérapéum. Elle remonte au premier empire, époque antérieure à notre ère de trois ou quatre mille ans. L'extérieur du monument n'existe plus, la partie souterraine seule subsiste. La roche ressemble à celle du Sérapéum, et est tout à fait impropre à la sculpture. Les chambres ont été construites d'un calcaire blanc très fin.

La tombe est précédée d'une cour carrée, autour de laquelle douze piliers paraissent avoir soutenu le toit d'un péristyle. De là nous pénétrons par un couloir étroit dans une salle assez vaste, dont des sculptures, d'un faible relief et d'une extrême élégance, couvrent les murailles lézardées. Ces tableaux représentent la vie familiale de Li. Là, on

ensemence les champs, on fait la récolte, on mène les animaux au pâturage, on construit des barques ; ici, des esclaves vont porter au maître des offrandes ; plus loin, le défunt lui-même pêche ou chasse. Pour éviter toute confusion, on lui a donné une taille bien supérieure à celle des autres personnages. Nous pénétrons dans une seconde chambre faisant suite à la première ; le caractère des sculptures est le même et le travail aussi parfait.

Malheureusement, nous ne pouvons consacrer que peu de temps à ces curieux monuments, la journée s'avance, et il faut nous remettre en route. Nous atteignons bientôt les pyramides d'Aboukir, qui sont au nombre de trois, fort dégradées et de hauteur médiocre. D'autres pyramides occupaient encore une partie de ces terrains ; mais on ne voit à leur place que des monticules composés de décombres informes.

Enfin, nous arrivons aux pyramides de Giseh, les plus grandes de toutes, qui depuis longtemps se montraient à l'horizon. Elles sont au nombre de neuf, dont trois de proportions colossales ; le plateau qu'elles occupent domine la vallée d'une trentaine de mètres.

Les trois grandes pyramides s'obliquent dans la direction du nord-est au sud-ouest. Nous étions à peine arrivés devant la plus grande de toutes, celle de Chéops, que nous fûmes entourés par une nuée d'Arabes, qui se disputent avec des cris étourdissants le droit et le bénéfice de nous servir de guides, pour nous aider à monter au sommet de la pyramide et pour nous en faire visiter l'intérieur. Grâce à eux, nous atteignons bientôt la plate-forme qui la termine ; elle a dix mètres de côté et est élevée de cent trente-sept mètres au-dessus du sol environnant. Elle était autrefois plus élevée de quelques mètres, avant que les califes ne l'eussent découronnée de sa pointe et n'eussent enlevé les magnifiques blocs qui en revêtaient les gradins pour en bâtir les monuments du Caire.

De la plate-forme où nous sommes parvenus, on décou-

vre un merveilleux panorama : au sud, la vaste plaine où dorment les restes de Memphis ; les pyramides de Saqqarah, d'Aboukir, de Giseh ; les immenses forêts de palmiers de Bédéréchein qui tranchent par leur verdure sur les sables qui les entourent ; les champs d'Embabek, témoins de l'immortelle victoire remportée par Bonaparte sur Mourad Bey ; sur l'autre rive du Nil, Boulaq, le vieux et le nouveau Caïre ; plus loin, l'obélisque d'Héliopolis, près duquel Kléber remporta un éclatant triomphe. Puis, la riche vallée du Nil se déroule à l'infini entre les deux chaînes des monts de la Lybie et de l'Arabie. Enfin, à l'ouest, le désert Lybique s'étend comme un immense linceuil jusqu'aux confins de l'Afrique occidentale.

Dans son état actuel, la grande pyramide se compose de deux cent trois gradins. Les quatre faces sont orientées vers les quatre points cardinaux, et mesurent chacune à la base 230 mètres de développement. Son périmètre est donc de 920 mètres. Qu'on songe à ce qu'il a fallu de temps et de bras d'hommes pour exploiter les carrières, élever les chaussées, niveler et préparer le plateau, charrier cette quantité prodigieuse de pierres et les agencer ensuite dans la construction de ce gigantesque édifice, dont après tant de siècles écoulés aucune assise n'a fléchi. Au dire des anciens, des centaines de mille hommes ont concouru pendant de longues années à ce travail, qui semble dépasser les bornes ordinaires des forces et de la puissance humaines, et qui n'a pu s'accomplir qu'avec les efforts réunis d'un peuple tout entier. Qu'on songe aussi à l'habileté singulière et à la science consommée des architectes qui ont conçu et exécuté une pareille œuvre.

Parmi les calcaires du Mokatam mis en œuvre pour la construction des pyramides, beaucoup sont remplis d'innombrables nummulites.

(A suivre)

E. GASNAULT.

Un thé canadien

Tous ce titre, notre estimable confrère le *Trifluvien* publiait, le 14 août, la communication suivante d'un correspondant qui signe X. :

“ Un Canadien entreprenant, à la vue de ce qui se passe en Chine, veut mettre à l'essai un beau et grand projet, qui ferait la fortune de la province de Québec, comme le fait aujourd'hui l'industrie laitière et la culture du tabac canadien. Il ne s'agit de rien moins que de cultiver le thé canadien, pour ne plus importer une seule livre de thé chinois.

“ C'est un fait reconnu qu'il croît naturellement, dans cette Province, un arbuste très proluxe (1) qui, en toute chose, est le thé chinois. Sur le bord des fossés, de nos grands chemins, cet arbuste se trouve en abondance, comme s'il voulait dire à chaque passant : “ Voyez donc comme la fortune est près de vous ! ” En plantant cet arbuste dans un terrain propice on serait prêt bientôt à approvisionner la province de Québec d'un thé de première classe.

“ Un autre de ses mérites serait d'être une production de notre Province, nous pourrions dire même de notre pays, car ce thé peut croître dans tout le Canada. Nous n'aurions plus alors de taxes à payer sur nos importations de thé, et nous en tirerions tout le profit, comme nous faisons maintenant pour le tabac.

“ Sans entrer dans les détails sur les troubles qui se passent actuellement en Chine, nous pourrions fort bien dire, sans exagération, que nous n'avons aucune raison d'entretenir des relations commerciales avec les Chinois qui, en ce moment, massacrent nos missionnaires. Disons-leur donc adieu, à ces gens-là, et buvons du thé canadien. ”

La *Patrie* du 20 août, le *Soleil* du 21 et l'*Avenir du Nord* du 23 ont reproduit cet article sans commentaires.

Nous nous rappelons qu'il y a une trentaine d'années la Spirée à fenilles de saule (*Spiræa saulicifolia*, L.) ou “Thé du Canada” eut une certaine vogue, et il nous arriva

(1) On veut dire prolifique, vraisemblablement. R. D.

de boire, à cette époque, de l'infusion des feuilles de cette plante : malheureusement, le souvenir de son arôme ne nous est pas resté. Provancher (*Flore canadienne*, p. 197) en parle avec un certain enthousiasme. "L'infusion des feuilles de cette espèce, dit-il, a une telle analogie avec le Thé de Chine que, dans plusieurs circonstances, on en a fait prendre à plusieurs personnes qui, sans être averties, n'auraient pu soupçonner une telle substitution. Qui sait si, en faisant subir à ces feuilles certains soins de préparation, on ne parviendrait pas à avoir dans cette plante un succédané du Thé ? Quoique à feuilles caduques, cet arbrisseau peut se prêter à plusieurs dépouillements de feuilles dans une même saison, sans presque en souffrir. Sa rusticité, l'extrême facilité de sa reproduction au moyen de ses stolons ou drageons, la faculté dont il jouit de s'accommoder indifféremment de presque tous les terrains, en rendraient la culture des plus faciles. Comme succédané du Thé, il laisse certainement bien loin derrière lui la Chiogène, le Lédon, et les autres plantes qui ont été jusqu'à ce jour proposées pour cette fin."

Nous admettons fort bien que l'infusion de la *Spiræa salicifolia*, L., puisse avoir un arôme qui rappelle celui du Thé de Chine, d'autant que les thés du commerce sont parfumés par l'addition de certaines espèces de Camellia, de Jasmin et d'Olivier, et que rien n'empêcherait de traiter de même notre thé canadien.

Mais il ne faut pas manquer de considérer que l'on ne boit pas le Thé de Chine seulement à cause de son bon goût. On attache en outre beaucoup d'importance à l'huile essentielle qu'il contient, la *théine*, laquelle excite le cerveau, modère la nutrition et favorise la circulation (sinon... sur les places publiques, au moins dans les vaisseaux sanguins). C'est à la chimie et à la médecine qu'il appartient de vous dire si notre "Thé du Canada" jouit des mêmes propriétés bienfaisantes. Le Thé de Chine contient encore du tannin, mais le "Thé du Canada" doit en posséder aus-

si, en sa qualité de membre de la famille des Rosacées. En outre, il pourrait contenir d'autres principes fort nuisibles ou très bienfaisants. Les chimistes et les médecins nous le diront peut être un jour.

En tout cas, le correspondant X. ne s'embarrasse pas pour si peu, et proclame que notre "arbuste... en toute chose est le thé chinois." C'est aller un peu vite en besogne.

La question ne laisse pas d'être intéressante. Pourquoi ne s'en occuperait-on pas à la Ferme expérimentale d'Ottawa ?

"LABRADOR ET ANTICOSTI", par l'abbé Huard

Beau volume illustré, de 520 p. in-8o. En vente au bureau du *Naturaliste canadien*. \$1.50 ; franco, \$1.60 ; E.-U. et U.P. \$1.70.—A Paris, au prix de 10 francs, chez A. Roger et F. Chernoviz, Éditeurs, 7, rue des Grands-Augustins.

PHOENIX ASSURANCE

Fait affaire au Canada depuis 1804

CAPITAL : \$13,444,000 **COMPANY OF LONDON**

Tous nos contrats d'assurance sont garantis par près de \$20,000,000 de sûreté.

PATERSON & SON, Agents généraux, Montreal

JOS.- D. SAVARD, Agent pour Chicoutimi et Lac Saint-Jean, Chicoutimi

LA ROYALE Compagnie
d'Assurance d'Angleterre

CAPITAL : \$10,000,000.—VERSEMENTS : \$42,000,000

La plus considérable de toutes les compagnies d'assurance contre le **FEU**
WM. TATLEY, Agent général, Montréal

JOS.-E. SAVARD.

Agent pour Chicoutimi et Lac St-Jean. . . . CHICOUTIMI